

dominical des denrées alimentaires. Le marché du mercredi, quant à lui, se spécialise dans les grains, farines et bestiaux. A la belle saison, on peut voir des familles entières agglutinées autour d'un cerisier dont la récolte a été achetée sur pied. Grim pant de branche en branche sur leur arbre d'un jour, elles dévorent sur place un fruit délicatement acidulé, à grands renforts de cris et de rires.

Il convient aussi de mentionner la vigne qui, bien qu'en récession, n'en demeure pas moins très présente. On la cultive essentiellement dans le bas-Montmorency et dans les quartiers avoisinants de Soisy. Le lieu-dit les Sureaux, à Enghien, en possède également. Jusqu'en 1871, le ban des vendanges, publié par arrêté municipal, réglemente les jours de récolte, ceux du grappillage et fixe le jour de l'ouverture de... la chasse. Après la crise phylloxérique, la destination du raisin se trouve modifiée : de la bouteille, il passe sur la table.

Le tiers restant de la surface disponible est occupé par les propriétés closes, véritable richesse de Montmorency. Elles prennent d'ailleurs, d'année en année, le pas sur les terres arables, réduisant peu à peu le nombre des cultivateurs. C'est que location de maisons et vente de terrains constructibles deviennent l'activité principale de Montmorency. La population, qui n'atteint pas en temps ordinaire deux mille sept cents habitants, peut avoisiner à la belle saison les cinq mille personnes. On vient à Montmorency pour une journée, une semaine, un mois, tout l'été. Ren-

tiers et retraités possédant un bon capital s'y font construire de petits pavillons, simples mais coquets, ou transforment les anciennes maisons rurales dans le goût citadin. Mais c'est surtout de la bourgeoisie que provient cette nouvelle manne. Chefs d'entreprise, hommes d'affaires, hauts fonctionnaires louent ou achètent de belles demeures anciennes, ou se font construire des villas confortables entourées de somptueux parcs et jardins d'agrément.

Parmi ces champs et ces propriétés, il ne reste plus beaucoup de place pour les constructions. Le chef-lieu de la commune, constituant le haut-Montmorency, se trouve confiné entre la place du Marché (place Roger Levanneur) et la place de la Mairie (place de l'Ancien Auditoire). Cette zone d'habitat dense est délimitée au sud par la collégiale Saint-Martin et au nord par l'immense parc Mora. Devenu propriété d'Émilien Rey de Foresta en 1859 et voué à la résidence de luxe, il constitue ce que les Montmorencéens appellent « les nouveaux quartiers ».

Quelques hameaux excentrés parsèment ça et là l'ensemble du territoire. Au nord-est la Châtaigneraie et l'Ermitage, à l'est le Fond-de-Clairvaux, à l'ouest les Basserons et au sud l'Orangerie. Plus au sud encore, deux lieux-dits, la Porte rouge et la Maison blanche, constituent comme deux étapes sur la seule grande voie reliant Montmorency à Enghien.

Prenant naissance au débouché de la place du Marché, celle-ci emprunte la rue

du Crucifix (rue Carnot), bifurque par la rue Grétry et décrit une grande courbe par la rue du Pavé neuf, ou rue de Paris, et la route d'Argenteuil à Montmorency (avenue Charles De Gaulle à Montmorency, rue du Général De Gaulle à Enghien). Cette voie, au demeurant assez étroite, pentue et malcommode, est parcourue par un omnibus de l'Union des Postes. Insuffisant, surtout en haute saison, lent — le trajet à l'aller dure quarante minutes —, il peut être suppléé par des voitures de louage. Mais, alors, la dépense occasionnée devient excessive. Reste, pour ceux qui en ont le courage la marche à pied, par d'autres chemins, mais ils sont difficiles d'accès et la plupart du temps impraticables. Et les téméraires qui s'y aventurent par temps sec « sont brûlés pendant deux kilomètres, même par le chemin le plus court » (*document annexe 1*).

En 1859, la prospérité de Montmorency marque un très net fléchissement. Constatant, le maire de Montmorency, le colonel Marnier, remarque en 1861 qu'à Enghien « il s'y est vendu, cet été, pour presque un million de terrains et de nombreuses constructions y ont été élevées », alors qu'à Montmorency « voilà bientôt deux années, les locations se sont faites difficilement, peu de constructions se sont élevées (...) et les terrains, même les mieux situés, n'ont pas trouvé d'acquéreurs. » Recherchant les causes de cette récession par la désertion, le colonel mène une enquête approfondie réunissant « les opinions des gens les plus clairvoyants et le